

Festival d'Automne à Paris **De nouveaux horizons**

Ludovic Fouquet

Numéro 98 (1), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fouquet, L. (2001). Festival d'Automne à Paris : de nouveaux horizons. *Jeu*, (98), 137–141.

Festival d'Automne à Paris : de nouveaux horizons



L'édition 2000 du Festival d'Automne à Paris est particulièrement internationale et les spectacles présentés sont souvent des premières découvertes pour le public français, comme les quatre premiers spectacles que je vais évoquer.

Shockheaded Peter, de Julian Crouch et Phelim McDermott (Grande-Bretagne), est un moment d'irrévérence toute macabre qui s'inspire de contes absurdes écrits par Heinrich Hoffmann, psychiatre allemand du XIX^e siècle¹, mettant en scène des enfants désobéissants. Sur la scène, un castelet de toiles peintes évoque aussi bien la tradition victorienne – dans des jeux de perspective exagérée – que les spectacles de revues ou de foire. Le haut de ce castelet s'ouvre sur une autre petite scène, de marionnette, les montants contiennent diverses portes et fenêtres, vite transformées en petits plateaux. Cette boîte à illusion recèle de multiples trappes, dans une atmosphère de maison hantée. Un maître de cérémonie décadent nous conduit dans la fable, présentant lieux et personnages, tous marqués du même sceau de l'outrance. Comédiens misérables d'une improbable troupe de théâtre victorienne, ils sont entourés de marionnettes et d'un chanteur étrange, au visage blanc, à la voix rauque comme à la voix de fausset. S'accompagnant de son

accordéon, Martyn Jacques, avec les autres membres des Tiger Lillies, chante, dans des mélodies aussi intimistes que pop, les (més)aventures d'Augustus, qui rétrécit jusqu'à disparaître car il ne mangeait pas sa soupe, de Harriet, la petite fille pyromane qui finit par mettre le feu à sa jupe (photo), de Conrad, le suceur de pouce, qui se verra amputé des deux pouces par « l'Homme aux ciseaux à longues jambes » dont le menaçait sa maman... Un fil conducteur évoque les malheurs de Peter, jeté sous le plancher, à peine livré par la cigogne, à cause de ses cheveux hirsutes et de ses ongles immenses ! Après bien des turpitudes, il ressurgit, démesuré, la tête occupant toute l'ouverture de la scène. Chaque saynète est l'occasion d'une surprise visuelle, les tourbillons s'enchaînent, propulsant le protagoniste dans une trappe ou dans une porte qui s'ouvre d'elle-même. Ce spectacle grinçant développe un univers plastique sans cesse renouvelé, à l'intérieur d'un castelet fou.

1. Présenté à l'Opéra comique, du 28 septembre au 8 octobre.

Univers tout aussi insolite, *l'Idéaliste magique*, nous plonge avec efficacité dans l'ambiance feutrée et mystérieuse des soirées d'électrostatique du XIX^e siècle². Pietro Babina, avec le Teatrino Clandestino (Bologne), recrée ainsi méticuleusement tous les détails de ces soirées (costumes et appareils). Il officie comme conférencier reparcourant, à l'aide de planches anciennes et de ses aides (une femme cobaye et un jeune assistant), toutes les découvertes liées à l'électricité depuis le XVI^e siècle.

Toute l'action est contenue dans une cage de Faraday de grande dimension, qui tient autant du castelet que de la cage de cirque. À l'intérieur, un orgue, un miroir, un fauteuil, des tabourets et une malle d'appareils. L'ensemble baigne dans l'unique lumière de bougies et d'étranges étincelles provoquées par les diverses expériences³. Par touches discrètes, Pietro Babina travaille à introduire de l'étrangeté dans cette soirée, les assistants s'embrassent soudain avec fougue, les pages d'un grimoire s'enflamment, un tabouret est brusquement déplacé, laissant la femme suspendue dans les airs. Une fusillade entraîne la disparition de l'assistant, alors qu'une situation de triangle amoureux vient de surgir. Cependant cela ne suffit pas à créer de vraies surprises. Le public sourit plus qu'il s'émerveille, tout en étant sous le charme de cette soirée désuète et pédagogique et de ces trois figures parfaitement dessinées.

Je ne m'attarderais pas sur *El Pecado que no se puede nombrar* (Argentine), qui a été vu au Québec⁴, bien que ce soit l'un de mes plus beaux spectacles. J'étais sous le charme de ces hommes perdus qui tentent de monter une révolution, à partir de leur rêve et de lectures mal digérées, et qui s'y essaient avec rigueur. Le jeu des comédiens est impressionnant : l'on sent combien chacun s'est créé une figure, a accaparé un personnage à partir de deux romans de Roberto Arlt (*les Sept Fous* et *les Lance-flammes*), mais surtout à partir de tout ce qui fut créé en improvisation. Tous évitent de trop appuyer les traits, de tomber dans la caricature. Une même frustration et incompréhension des femmes et de la société caractérisent ces hommes, d'où un même désir exacerbé. Et ce désir tourne en rond dans cette minuscule pièce de



Shockheaded Peter de Julian Crouch et Phelim McDermott (Grande-Bretagne), présenté au Festival d'Automne à Paris 2000. Photo : Gavin Evans.

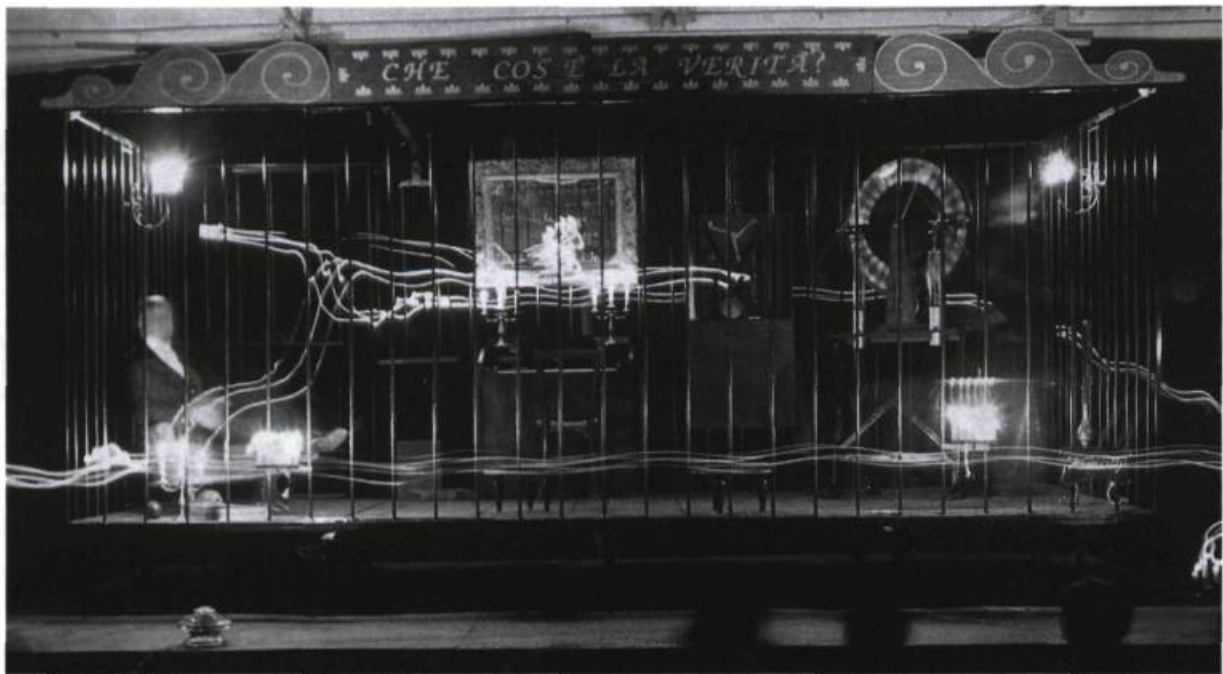
2. Présenté au Théâtre de la Cité Internationale, du 10 au 22 octobre.

3. L'on tente d'ailleurs de transformer nos fauteuils de spectateurs en chaises électriques.

4. Présenté au Carrefour de Québec et à Montréal en mai 2000, et à Paris, à la MC 93, du 14 au 27 octobre. Voir l'article d'Alexandre Lazaridès, « Rêves perdus », dans *Jeu* 97, 2000.4, p. 159-161.

quatre mètres carrés – d’abord vide, puis très vite emplie de tout un mobilier hétéroclite, à mi-chemin entre le bordel et la salle de consultation : ils veulent en effet financer la révolution en ouvrant des bordels et se proposent comme premières *demoiselles*, en cherchant à créer l’hermaphrodite psychique ! L’ultime crise viendra tuer l’utopie dans l’œuf.

Aux antipodes de cette ambiance latino-déjantée, *House*, de l’Américain Richard Maxwell, prône une neutralité, un degré zéro du jeu, le décalant ou le retenant, dépouillant l’argument et frôlant l’absurde⁵. Le plateau est constitué d’un espace hyperréaliste : le décorateur a reproduit, à l’identique, un angle de la salle de répétition du spectacle, avec ses plinthes abîmées, son téléphone public, son plâtre défraîchi... Quatre acteurs – un couple et son fils et un homme en complet –, traités dans ce même réalisme, se positionnent face au public. Les silences sont plus impor-



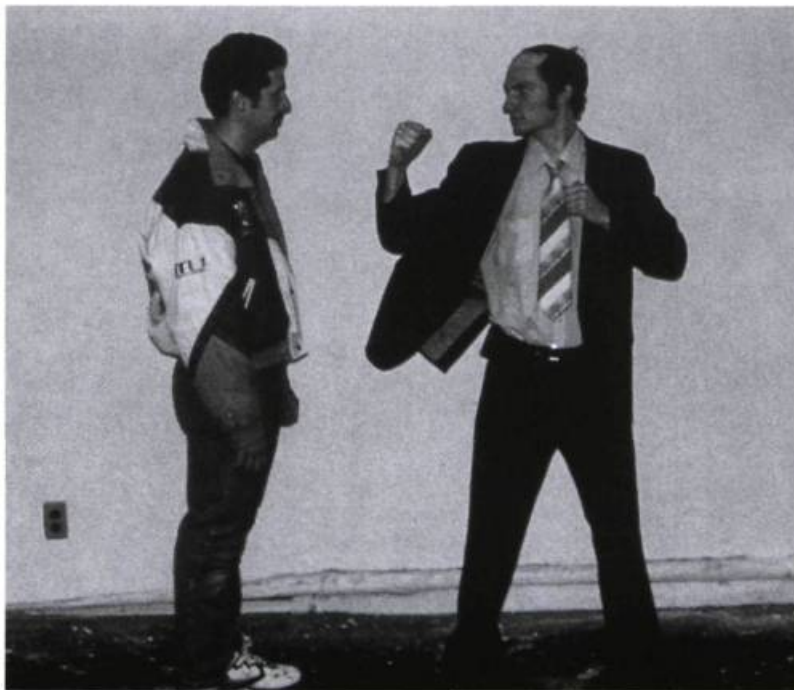
L'Idéaliste magique, spectacle de Pietro Babina. Spectacle du Teatrino Clandestino (Bologne), présenté au Festival d'Automne à Paris. Photo : Enrico Fredigoli.

tants que les paroles – badines, absurdes, sans lien avec la question posée. La mère, qui offre périodiquement des *toasts* à son mari et à son fils, ne finit jamais ses phrases, reste indécise, toujours à la limite de l’inquiétude et de l’aphasie. Le père, chômeur de longue durée et/ou malfrat, tente d’inculquer des leçons de vie à son fils, tout en se dérochant aux questions indiscrètes de ce dernier. Les acteurs sont immobiles, parfois ils se repositionnent ou, dans une stylisation loufoque, miment une action. C’est ainsi que le visiteur, Mike, se bat avec le père, pour venger la mort de son frère, et le tue. Un même combat stylisé l’oppose au fils, qui est étranglé ! Mike convainc ensuite la mère de partir avec lui. Les réactions de cette dernière à la mort de chacun des protagonistes

5. Présenté à la Maison des Arts de Créteil, du 17 au 21 octobre.

sont extraordinaires de décalage : inquiétude, hébétude et jeu à plat se côtoient dans une distance étrange, qui forme le vrai plaisir du spectacle. Des intermèdes chantés, accompagnés au dictaphone (dans un jeu de transmission d'un protagoniste à l'autre, du père au fils, puis à la mère et enfin à Mike), brisent soudain la tension en faisant surgir des paroles mélos, de grands sentiments sur des airs kitsch. Ce spectacle offre une mise à plat du jeu de l'acteur, dans un recul fait à la fois de retenue, d'une grande précision et de beaucoup d'humour.

La Societas Raffaello Sanzio proposait deux spectacles qui n'ont pas eu la virulence et la force plastique de l'*Oresteia* reçue au FTA en 1997, mais qui permettaient de se replonger dans cet univers où la mécanique côtoie l'organique dans des transparences superbes. *Il Combattimento*⁶ mêle l'univers musical de Monteverdi⁷ aux notes granulaires et saturées de Scott Gibbons⁸. En pleine croisade, durant le siège de Jérusalem, Tancrède, dans les rangs de Godefroy de Bouillon, terrasse un chevalier sarrasin qui, lorsqu'il voudra le baptiser, se révélera être Clorinde, sa bien-aimée. La fable prend place dans un quadrilatère fluide d'immenses toiles (dans des tonalités blanches ou rosées), qui sans cesse glissent pour dévoiler, dessiner de nouveaux espaces. Un tulle ferme l'ouverture du plateau, parfois rejoint par un ovale de tulle noir, ciblant, en transparence, un protagoniste. L'univers est clinique, blanc, aseptisé. Le symbole des croisés devient chez Castellucci celui de l'univers médical. La métaphore clinique déploie tous ses instruments depuis le spéculum jusqu'aux pochettes de perfusion, en passant par de l'alginat de sodium pour empreintes buccales (réalisée sur scène). La science semble être le nouvel enjeu de cette croisade, et ses croisés sont désormais des spermatozoïdes frénétiques, conservés dans une banque d'azote et filmés au travers d'un microscope présent sur scène et projetés, jusqu'à leur mise à mort, en une image circulaire bleutée. Le donneur est visible : un cheval blanc, en érection, portant une croix rouge lumineuse sur les flancs. On retrouve toutes sortes d'objets suspendus, avec lesquels jouent les protagonistes, habillés en chirurgiens. Clorinde, son armure retirée, sort



House de Richard Maxwell (États-Unis). Photo : Olivier Chabrilange.

6. Mise en scène, décors et costumes de Roméo Castellucci. Présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, du 11 au 14 octobre.

7. *Madrigali guerrieri et amorosi*, Livre VIII.

8. *Combattimento in Liquido*.



Deux spectacles de la Societas Raffaello Sanzio (Italie) étaient présentés au Festival d'Automne à Paris 2000 : *Il Combattimento* (ci-dessus) et *Genesi* (à droite). Photo : Societas Raffaello Sanzio.



toiles peintes, animaux, voiles, machines, enfants, corps difformes ou amputés (une vieille Ève nue entourée de sanglots), bien sûr l'on voit la relation qui unit la fuite du jardin de l'Éden, le Pentateuque, la découverte du radium par Marie Curie, le crime de Caïn, tout cela annonce les génocides (donc Auschwitz, deuxième partie du spectacle, joué par des enfants vêtus de blanc, jouant avec sérieux des tableaux tout droit sortis de Lewis Carroll). Mais il n'y a aucune évidence, aucune adhésion, car on reste dans le décryptage, dans la reconnaissance. Seule la dernière partie, « Caïn », retrouve un souffle par l'économie même des moyens mis en œuvre : deux frères, deux chiens, un grand cercle de métal, de la terre et un crime originel qui se fait sans violence, sans heurt, contre toute attente. **J**

une serviette rougie de sa culotte avant de subir un examen sur une table gynécologique. Le sol blanc est maculé de rouge, avant que toute la scène et la salle baignent dans une même lumière. Un médaillon portant le visage du Christ tournoie frénétiquement, tout en recevant la projection d'un visage grimaçant. Clorinde, à l'agonie, se démultiplie avant de se retrouver seule, encerclée par un projecteur sur rail, tournant à 80 km/heure, occasion de très belles ombres. Elle pense arriver au paradis, mais ce qu'elle découvre est une église immaculée aux autels vides, aux tabernacles béants. Trois pantographes hydrauliques se mettent alors en action et, en quelques secondes, maculent de zébrures noires ce décor vide et blanc. Les images sont multiples, fortes et amplifient l'univers musical. La viole cohabite avec le microscope, dans un univers où Dieu semble absent mais pas la puissance émotionnelle.

*Genesi*⁹ s'enlise par contre dans le spectacle allégorique et ne fait que juxtaposer des tableaux à décrypter, à la limite de l'imagerie simpliste. Bien sûr, la violence des images, de la musique de Gibbons, la beauté des tableaux mêlant

9. Présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, du 19 au 25 octobre.